

échoua par suite d'une concurrence établie avec des capitaux plus abondants. Puis survint un débordement dans lequel son frère périt avec son bateau.

Il faut vendre ses biens pour payer ce qu'il devait. Tout y passa, et cependant il restait encore quelques dettes. Louis Morand voulut les acquiescer. Il aurait pu, il est vrai, s'en dispenser puisqu'il n'avait jamais été associé en nom avec son frère et qu'il n'avait signé aucun billet. Mais ces dettes avaient été contractées pour un commerce dans lequel il avait des fonds et par conséquent un intérêt et il sentait sa conscience engagée et tenait à faire honneur à la mémoire de son frère. En outre, le chagrin conduisit bientôt sa belle-sœur au tombeau, et elle mourut laissant deux enfants dans un dénuement absolu. Louis Morand recueillit sans hésiter les deux orphelins : il se dit qu'en travaillant un peu plus, il parviendrait bien à les élever avec ses propres enfants.

En agissant ainsi, Louis Morand s'était conduit noblement. Sa bonne action devait lui attirer les bénédictions du ciel. Il aurait certainement continué à prospérer, grâce à son intelligence, à son excellente conduite, à son amour du travail, et à son infatigable activité qui, d'ailleurs, trouvait toujours le temps de rendre service ; mais il eut le tort de commettre une autre grave imprudence.

Lorsque, après la mort de son frère, on avait vendu son bien, il s'était trouvé quelques terres qui touchaient aux siennes. L'envie de s'arrondir en achetant des terres qui étaient si bien à sa convenance, cette envie qui tourmente tant de cultivateurs, le tenta, et il ne sut pas y résister. Comme les nouvelles économies qu'il avait faites ne suffisaient pas à payer cette acquisition, il eut le tort encore plus grand d'imiter les habitants des campagnes dans leur déplorable habitude d'emprunter pour acheter.

Cette manie est la ruine d'une foule de cultivateurs, qui sont aveuglés par la passion de la terre et ne comprennent pas ce qu'il y a de faux dans un calcul par suite duquel ils empruntent habituellement à six pour cent, afin d'acheter des terres qui ordinairement ne rapportent que trois ou quatre au plus. Elle est le fléau des campagnes où elle fait des cultivateurs la proie des usuriers et quelquefois des fripons. Elle ne devait pas avoir des conséquences moins funestes pour Louis Morand.

Puisqu'il était parvenu à mettre de côté quelque argent chaque année, en continuant à économiser, pensait-il, maintenant que son revenu devait augmenter avec son avoir, il pourrait non seulement payer les intérêts de son emprunt, mais encore rembourser promptement le capital. L'extinction de sa dette lui semblait donc facile, comme elle le semble toujours à ceux qui cèdent à la même tentation : le résultat devait tromper ses espérances. La délicatesse de sa conduite vint encore aggraver sa position.

Après cette acquisition et la liquidation des affaires de son frère, il resta quelques dettes à payer, comme nous l'avons dit, et Louis Morand n'hésita pas à s'en charger. Il aurait dû, s'il avait été prudent, vendre immédiatement quelques morceaux de terre, pour acquiescer ces dettes. Mais lui qui venait d'augmenter son bien par une récente acquisition, n'eut pas le courage de s'y décider. Il préféra contracter des engagements envers les créanciers de son frère. Dès lors il se trouvait sur une pente qui devait le conduire promptement à sa perte.

Deux mauvaises années successives le mirent dès le commencement dans l'impossibilité de faire des économies et même de payer l'intérêt de ce qu'il devait. L'adoption de ses neveux était venue augmenter ses charges, et il avait maintenant à pourvoir à l'entretien de huit personnes. Il obtint de ses créanciers, mais à des conditions onéreuses, d'ajouter les intérêts au capital, et il redoubla d'ardeur avec l'espoir de voir venir des temps meilleurs. Il était connu pour l'un des cultivateurs les plus laborieux de Mirebeau ; il le devint encore davantage, travaillant sans relâche, toujours le premier aux champs et le dernier à l'ouvrage. La fatigue altéra bientôt sa santé. Il contracta le germe d'une maladie qu'il ne put ou ne voulut pas soigner au début et qui finit par mettre sa vie en danger. La force de sa constitution qu'aucun excès n'avait jamais altérée, le sauva, mais il resta plus de six mois sans pouvoir reprendre le travail.

Pendant sa maladie il fallut payer des ouvriers pour exécuter ce qu'il faisait auparavant lui-même. Ses champs privés de surveillance et cultivés avec moins d'intelligence et de soin rapportèrent moins cette année. Pour comble de malheur la grêle vint plus tard ravager ses terres à la veille de la moisson. Cependant, sans sa dette, Louis Morand aurait pu faire face à tout, et même avec sa dette, il aurait encore pu se tirer d'affaire, sans s'appauvrir, s'il avait su se décider à vendre le petit bien qu'il avait acheté et une faible partie de son patrimoine. Mais la passion qui porte les cultivateurs à toujours nequérir, et l'amour-propre qui les empêche ensuite de se dessaisir de ce qui leur a une fois appartenu, le retiennent comme les autres. Malgré les conseils du docteur, il ne put se résoudre à vendre à temps.

Il vit donc sa dette s'accroître d'année en année avec une rapidité effrayante.

Lorsque arrivait l'échéance de ses engagements, il sollicitait toujours des renouvellements, dans l'espoir que des temps meilleurs lui permettraient de se libérer, et il n'obtenait chaque nouveau sursis qu'à des conditions de plus en plus onéreuses.

Il vint enfin un moment où les intérêts et les frais de poursuite vinrent tellement acera le montant primitif de ses dettes, qu'il n'y avait plus pour lui possibilité de les payer jamais par son travail et avec le revenu de son bien. Ses créanciers jugeant que le temps était venu de l'expropriier, il eut la douleur de voir l'héritage paternel absorbé tout entier par une dette qu'il n'aurait pu acquiescer dans le principe avec le sacrifice d'une portion seulement de ce patrimoine.

Il ne lui resta plus que la maison et le jardin. Du moins sa famille avait un abri, et leur vieille mère ne fut pas réduite à quitter le toit sous lequel elle avait passé sa vie.

Obligé de chercher du travail, Louis Morand en alla demander à la filature, avec l'espoir d'y faire admettre aussi son fils aîné. C'était un garçon qui allait atteindre sa seizième année. Malgré la gêne où il avait vécu, son père avait continué à l'envoyer à l'école jusqu'à quatorze ans, regardant une bonne instruction, avec des habitudes d'ordre et de travail, comme l'héritage le plus précieux et le plus sûr qu'il pût lui laisser. L'événement prouva combien il avait raison.

Louis Morand était aimé et estimé de toute la commune ; on le savait laborieux et intelligent ; les malheurs qui l'avaient frappé excitaient l'intérêt en sa faveur. Il fut très-bien accueilli dans la fabrique lorsqu'il s'y présenta ; il s'y tint promptement au courant des travaux et fut bientôt en état de gagner un salaire assez élevé. Son fils fut reçu avec lui, et, par son savoir et son activité, il annonça devoir faire en peu de temps un excellent ouvrier. Son gain, quoique faible d'abord, fut cependant une utile ressource pour son père. Enfin la mère trouvait à employer dans le village les instants que ne réclamait pas son intérieur. Ses excellentes qualités et la manière consciencieuse dont elle s'acquittait de ce dont on la chargeait, ne contribuaient pas moins que ses malheurs passés à la faire rechercher dans toutes les familles.

Le ménage parvenait ainsi à se soutenir pauvrement, il est vrai, mais sans faire de dettes, et sans être à charge à personne ; il pouvait attendre sans trop de peine le moment où les autres enfants seraient successivement en âge de gagner leur vie et de venir en aide à leurs parents. Louis Morand, remis de la secousse produite par son désastre, avait repris sa sérénité habituelle, et sa famille se livrait avec confiance à l'espoir, entrevoyant déjà des jours meilleurs dans un prochain avenir. Une catastrophe inattendue vint détruire ces espérances.

Louis Morand revenait un soir de la fabrique. Il hâtait le pas à son ordinaire afin d'avoir plus de temps à donner aux travaux auxquels il se livrait chaque jour dans son ménage. Tout à coup, il entend pousser des cris de détresse. C'étaient ceux d'une troupe d'enfants qui, en jouant sur le bord de la rivière, avaient vu l'un d'eux tomber dans l'eau. Louis Morand accourt aux cris dont il soupçonne à l'instant la cause : il jette sa veste et se précipite dans la rivière à l'endroit où l'enfant a disparu. Après quelques instants de recherches, il est assez heureux pour le retrouver, mais au moment où il allait atteindre le bord avec son fardeau, l'enfant lui échappe. Il plonge de nouveau, le rejoint, et parvient cette fois à le déposer sur le rivage où il s'empresse de lui donner les soins que sa position réclame.

Heureusement le petit noyé était resté peu de temps sous l'eau ; l'asphyxie n'était pas complète. Les soins intelligents que lui donna son sauveur aidé de quelques-unes des personnes attirées par les cris, le ramenèrent bientôt à la vie. Il avait déjà repris connaissance lorsque sa grand-mère, avertie de l'accident, arrive sur le lieu du sinistre. Louis Morand lui remet son petit-fils, indique quelques précautions pour le faire transporter chez elle, et il charge un des enfants d'aller au plus vite chercher le docteur. De son côté, le cœur joyeux d'avoir sauvé un de ses semblables, il s'empresse de retourner chez lui afin de changer de vêtements.

L'enfant fut effectivement sauvé, mais ce devait être aux dépens de celui qui avait si courageusement exposé sa vie pour lui. Louis Morand était en sueur lorsqu'il s'était jeté à l'eau, et la rivière se trouvait très-froidie par suite des pluies abondantes qui étaient tombées les jours précédents, et avaient même amené l'accident en rendant la terre glissante. Ce bain froid le saisit. Cependant l'effet aurait pu être passager, si en sortant de l'eau il avait continué sa marche, mais il voulut donner les premiers soins à l'enfant, et il resta quelque temps ses vêtements mouillés et glacés sur son corps. En rentrant chez lui il se sentit pris de frisson, et se mit au lit avec la fièvre. Une fluxion de poitrine se déclara, et, malgré tous les efforts du bon docteur, trois jours après, il était ravi à sa famille.

Cet événement avait plongé le village dans le deuil. Louis Morand y était généralement aimé. Dans le temps de son aisance, sa